

grand capitaine de notre siècle! L'Europe est bien réellement placée entre la liberté et l'esclavage, entre le triomphe de la justice et les saturnales du despotisme! Dans nos insurrections nationales, en prenant la défense des droits sacrés de notre patrie, nous n'avons jamais eu, et nous n'avons encore qu'un seul but, satisfaire les justes exigences des peuples et établir un ordre basé sur l'intérêt bien compris des gouvernements et des gouvernés.

Ces principes, base nécessaire de toute politique d'ordre et de paix, ne prévaudront jamais en Europe tant que la Pologne n'aura pas obtenu justice. Le crime consommé sur notre patrie a été cause de nombreuses secousses en Europe; une solution équitable de la question polonaise peut seule ouvrir aux peuples et aux gouvernements l'ère véritable de la civilisation et de la paix.

Fidèles à notre devise séculaire, qui est d'être les défenseurs de l'humanité et de la civilisation, nous leur marquons la voie en versant des flots de sang polonais. Notre passé et notre présent, ainsi qu'une communauté constante d'intérêts matériels et moraux, établissent entre l'Occident de l'Europe et nous un lien indissoluble. La sainteté de notre cause, son importance européenne, les sacrifices sans fin de la nation et de la justice divine qui veille sur les destinées des peuples, sont les garanties de notre triomphe. Mais la persévérance dans la route que nous avons choisie, l'insurrection, peut seule nous assurer une victoire si désirée et déjà si chèrement achetée.

La nation le comprend, et c'est pourquoi elle sacrifie journellement sur l'autel de la patrie et de l'humanité ses forces les meilleures, prouvant ainsi qu'elle préfère l'extermination à l'esclavage. Nous n'avons pas besoin d'encourager des sacrifices dont chaque jour nous voyons se renouveler les exemples les plus sublimes.

La tâche du gouvernement national est de donner un but à ces sacrifices et de les rendre efficaces. Sachant combien est grande la responsabilité qui lui incombe devant Dieu et le public, le gouvernement national accomplira consciencieusement sa tâche jusqu'au bout. Né des souffrances de la nation devenue intolérable, il ne s'arrêtera pas dans son œuvre tant que l'indépendance de la patrie n'aura pas été reconquise, ou tant qu'il restera sur la terre polonaise un seul Polonais.

En proclamant l'égalité devant la loi de tous les citoyens, sans distinction de classe ni de croyance, en décrétant l'émancipation des paysans, le gouvernement national a posé les bases durables de l'existence future de la Pologne. Ces principes, le gouvernement national les appliquera consciencieusement et dans toute leur étendue.

Le pouvoir, chez nous, n'est pas un objet d'ambition, mais bien un acte de dévouement. Fort de celui qu'il apporte à l'œuvre commune et secondé par la volonté universelle de la nation, le gouvernement tiendra haut la bannière nationale jusqu'à ce qu'il lui ait assuré la victoire.

Les différences d'opinions personnelles disparaissent devant ce but également cher à tous, l'unité, l'intégrité, l'indépendance de la Pologne, Lithuanie et Ruthénie comprises. Au nom de Dieu, avec une confiance inébranlable dans l'avenir, préparons-nous à continuer la lutte. Dans la persévérance repose le salut.

Varsovie, 13 décembre 1863.

On écrit de Corfou que l'impression douloureuse produite par les stipulations du traité de Londres du 14 novembre concernant la démolition de la citadelle et la neutralisation des Sept-Îles n'avait rien perdu de son intensité. Les partisans déclarés de l'Angleterre étaient les premiers à déplorer la décision des puissances.

La protestation de M. Padova, président du Parlement, celle des députés Ioniens adressée au roi Georges, et la brochure récemment publiée par M. Mercurio, ancien conseiller à la cour de cassation, occupaient tous les esprits.

Le *Diretto* publie une lettre adressée à son directeur par le secrétaire du général Garibaldi, et relative à une prétendue proclamation de ce dernier. Cette lettre est ainsi conçue :

« Quelques journaux ont répandu et commenté à leur façon une prétendue proclamation du général Garibaldi provenant de Brescia. Je suis chargé par le

général lui-même de confirmer ton démenti et de déclarer cette proclamation absolument apocryphe. Je confie à ta courtoisie amitié le soin de publier ces lignes.

» Caprera, 25 décembre. »

On a des nouvelles particulières du Sénégal qui vont jusqu'au 1^{er} décembre. La colonne commandée par le général Faidherbe, gouverneur, était arrivée au centre du Cayor et avait eu un combat très brillant contre les Tiedos. La situation de la colonie était excellente.

L'expédition scientifique chargée d'explorer le haut Niger, sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Moge, était partie. Cette expédition excite le plus vif intérêt.

Amérique.

Des correspondances particulières d'Amérique, citées par la *France*, annoncent que le général Sheridan, qui poursuivait le général Longstreet dans sa retraite de Knoxville, a subi des pertes très importantes dans un combat d'arrière-garde, ce qui dégagerait complètement les confédérés. Cette nouvelle, quoique très probable, a besoin cependant d'être confirmée.

Pendant l'année qui finit, en dépit du blocus, 130,000 balles de coton, du poids moyen de 500 livres, ont été exportées par les Etats du Sud et vendues, au cours actuel, au prix de 6 millions sterling.

LA GUERRE AMÉRICAINE.

Nous trouvons dans le *New-York-Herald* une statistique tristement éloquent de ce qu'a coûté la guerre des Etats-Unis en hommes et en argent.

Jusqu'à aujourd'hui, on compte 100,000 hommes tués et 400,000 estropiés pour la vie. On peut estimer à 500,000,000 de dollars (2 milliards 515 millions) la valeur des propriétés détruites de part et d'autre, et à 100,000,000 de dollars (environ 500 millions) les pertes que la guerre a entraînées pour le commerce.

Le corsaire Maffit a détruit à lui seul des navires et des cargaisons d'une valeur dépassant 11 millions de dollars. Semmes se vante d'avoir fait mieux que cela. Il faut ajouter à cela la stagnation complète des affaires, la perte des récoltes, et enfin les dépenses occasionnées par la guerre, qui s'élevaient jusqu'à ce jour à cinq mille millions de dollars (26 milliards).

On voit par cet aperçu qu'un principe (puisque principe il y a) coûte cher à soutenir de l'autre côté de l'Océan.

Etats Confédérés du Sud.

Richmond, 30 novembre 1863.

Les deux branches du Congrès confédéré doivent s'assembler, dans le capitole de cette ville, d'aujourd'hui en huit. Les sénateurs et les représentants arrivent par tous les trains et il est probable que, dès la première séance, chaque Chambre se trouvera en nombre suffisant pour délibérer.

Une fregate française est mouillée dans la rivière James à City-Point, port de Richmond. Le capitaine propose de conclure un arrangement, relatif aux tabacs qui appartiennent à la régie française. Il s'agit de 7,000 barils environ, évalués de 17 à 18 millions aux prix ordinaires, avant la guerre.

Conformément aux prix de 1859 et 1860, le prix est évalué environ 2,500 francs par boucaut de 12 à 1,800 livres troy. On attend six ou huit marchands français qui doivent enlever ces riches cargaisons. Le bruit a couru, mais sans que l'on y ajoutât foi généralement, qu'en retour de cette concession de la part du gouvernement confédéré, M. Slidell aurait reçu des promesses officielles d'une grande importance.

La situation militaire en Virginie donne plus d'espoir. Le 26 courant, le général Lee a annoncé, par un télégramme, au ministre de la guerre, l'approche de l'armée entière de Meade. On s'attendait généralement à une bataille entre le corps du général confédéré Edouard Johnson et celui du général fédéral French. Le succès obtenu par l'avant-garde du général Roster sur l'arrière-garde des confédérés, devait n'être, en effet, que le prélude d'une affaire générale entre les deux armées; mais le combat a été empêché par le brouillard le plus épais qui ce fut jamais vu. Ce brouillard a enveloppé toute la Virginie occidentale, le 28 novembre, et a été suivi pendant deux jours de pluies torrentielles qui n'ont pas permis la moindre opération.

La retraite de Bragg, au milieu d'un grand découragement, donne une importance capitale au succès ou à l'insuccès de Longstreet. S'il peut forcer Burnside à capituler, la victoire de Grant, à Lookout-Mountain, aura relativement peu d'importance, et les Yankees pourront être contraints d'évacuer le Tennessee, et c'est là le but principal de notre campagne dans l'Ouest. Nous recevons l'avis que Knoxville est investie de tous les côtés, que Burnside et toute son armée sont bloqués dans la ville, qui est bombardée par Longstreet, et que toutes les troupes fédérales du Tennessee oriental, autres que celles de Burnside, ont quitté le pays par Cumberland; nous pouvons donc raisonnablement espérer que deux ou trois jours suffiront pour réduire la place et faire prisonnière la garnison. Le bruit court déjà que Knoxville a capitulé, mais ce bruit n'est pas accrédité. C'est une question de temps. Si les munitions de Burnside sont aussi rares qu'on le dit, il s'est peut-être déjà rendu. D'autre part, si Grant peut réussir à lui amener des renforts dans la direction de Rome et d'Atlanta, et si Longstreet n'est pas assez fort pour prendre Knoxville d'assaut, il pourrait être forcé de lever le siège et d'opérer sa retraite dans la Virginie et dans la Caroline du Sud, mais tout ceci n'est que conjectural.

CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE.

LOTÉRIE DE L'ŒUVRE DU TRAVAIL POUR LES PAUVRES.

Les personnes qui n'auraient pas encore réclamé les lots qui leur sont échus, sont priées de les faire prendre dimanche prochain, 3 janvier, de neuf heures à midi. Les lots sont déposés à l'Hôtel-de-Ville, Salle des Concerts.

Nous avons dit que MM. Firket, violoniste, et Libotton, violoncelliste, donneraient prochainement un concert à Roubaix.

Ce concert aura lieu le mercredi 13 janvier, dans le grand salon de la Mairie. Ce jour est parfaitement choisi et nous constatons, en passant, qu'on a enfin reconnu l'inconvénient des fêtes musicales données le dimanche.

MM. Firket et Libotton, on le sait, obtiennent dans le Nord des succès tout-à-fait mérités, ils ont conquis les sympathies générales et nous savons qu'un accueil des plus bienveillants leur est réservé dans notre ville.

Mlle Verken, cantatrice de Bruxelles, M. Bonnefoy, première basse du théâtre de Lille, M. Desrousseaux, le poète chansonnier, et M. Kisp prêteront leur concours aux deux excellents artistes.

Pour que rien ne manque à l'attrait de cette solennité musicale, la société des *Orphéonistes* (Crieks-Sicks) de Tourcoing, nous fera entendre plusieurs chœurs de son répertoire distingué.

Nous publierons ultérieurement le programme de ce concert. Des listes de souscription sont déposées au bureau du *Journal de Roubaix*.

Mercredi, vers deux heures, un incendie éclatait chez M. Henri Wattinne, rue Pélati.

Au moment où les habitants de la maison aperçurent les flammes, elles sortaient déjà par les fenêtres avec une violence qui pouvait faire naître des craintes très-sérieuses.

La foule accourue sur le lieu du sinistre était nombreuse, et les autorités chargées de gérer les travailleurs qui ont parfaitement secondé les pompiers. Une grande partie du clergé et plusieurs frères de la doctrine chrétienne sont arrivés dès le commencement de l'incendie dont on s'est rendu maître sans que les dégâts aient été importants. On ignore la cause de cet incendie.

C'est grâce à la pompe de M. Desant, arrivée immédiatement sur les lieux, qu'on a pu prévenir un sinistre qui eût pu devenir plus considérable.

Certes, la compagnie de pompiers déploie tout le zèle possible, et dans toute circonstance on lui doit des éloges pour sa promptitude et sa bonne organisation.

Mais, même avec la meilleure volonté, il faut le temps nécessaire pour aller chercher les pompes réunies dans un seul local.

Là est l'inconvénient — mieux vaudrait, on l'a dit souvent, qu'il y eût un dépôt de pompes dans les différents quartiers de la ville. Les premiers secours, les plus efficaces (car le moindre retard a toujours de terribles conséquences), pourraient être portés immédiatement, en attendant l'ensemble du matériel et du personnel.

Cette idée est, dit-on, déjà à l'état de projet. Il est à souhaiter qu'on puisse arriver à la mettre à exécution.

Il est bon de se rappeler qu'à la suite des incendies qui ont eu lieu dans les sections des Moulins et de Wazemmes, on a établi des postes de pompiers dans différents quartiers de la ville de Lille.

« Monsieur le Rédacteur,

L'incendie qui a éclaté hier chez M. Henri Wattinne, a fait renaître la question des dépôts de pompes et de matériel à établir dans les différents quartiers de la ville. On affirmait que ce projet, dont il a été si longtemps question, avait été décidé en principe, et l'on ajoutait même que le *Journal de Roubaix* avait annoncé la chose comme certaine.

J'ignore si une décision sérieuse a été prise à ce sujet, mais ce que je puis affirmer, comme tant d'autres, c'est que cette mesure est réclamée généralement.

Je ne m'attacherai pas à démontrer tous les avantages de sécurité que l'on doit en attendre, ils sont réels et incontestables. En effet, malgré toute la bonne volonté de nos pompiers, il est toujours nécessaire, avant d'enlever le matériel, de faire les démarches pour obtenir l'autorisation. Cette coutume est au moins singulière, et aujourd'hui que l'on s'attache à simplifier toutes les choses administratives, ne pourrait-on pas disposer immédiatement d'un matériel de pompes sans perdre un temps précieux en démarches que j'oserais qualifier d'absurdes? — Pourquoi, en un mot, ne pas permettre aux pompiers et même à ceux de nos concitoyens qui se présentent les premiers au dépôt, de sortir avec les pompes?

Il est évident que si l'on se présente pour les demander, c'est qu'il y a urgence; et en supposant même qu'il n'y ait qu'une simple alerte, devrait-on, pour cette raison futile, et dans la crainte de détériorer le matériel, hésiter dans d'autres cas à porter secours?

Je le répète, tout doit être prévu dans le but d'assurer la promptitude des secours, et hier encore on a pu constater combien

peu de temps il faut pour qu'un incendie se développe, tout cela doit être prévu, dès le début d'un sinistre, à prévenir de grands malheurs et chacun sait qu'ils sont imminents surtout dans les villes manufacturières.

Tout en rendant justice au zèle des pompiers, ceux qui attendent des secours doivent toujours trouver le temps fort long.

En vous priant, Monsieur, d'insérer ma lettre dans votre journal, j'espère contribuer, pour ma part, à faire prendre une décision qui intéresse tous nos concitoyens et dont l'administration municipale reconnaîtra sans doute l'utilité.

» Recevez, etc.

» Votre abonné,
» A. P. »

On nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur,

Je viens porter à votre connaissance et dans l'unique but d'attirer à ce sujet l'attention de l'Administration; un fait qui se renouvelle trop souvent : je veux parler du rangement des horloges de la ville.

Nous possédons trois horloges publiques qui donnent des heures différentes. Ainsi, tout dernièrement, l'horloge de Notre-Dame était en avance de neuf minutes sur celle de Saint-Martin.

Dimanche dernier, il y avait une différence de six minutes entre les deux horloges, et, aujourd'hui lundi, l'horloge de Notre-Dame retarde de huit minutes sur celle de la ville.

Il est nécessaire, il est indispensable de rechercher la cause de ces changements. Parmi les inconvénients nombreux qui en résultent, je vous signalerai celui d'arriver trop tôt à la gare... et trop tard à la messe.

Et pour les personnes qui assistent aux Offices, dans les deux paroisses, il est incontestable qu'elles éprouvent de fréquents mécomptes; je parle ici du plus grand nombre arrivant habituellement... pour l'Offrande.

Je ne me chargerai pas de trouver un remède à ce mal; je me borne à faire comprendre la nécessité d'une combinaison qui permette à chacun de connaître l'heure exacte.

On m'assure que l'électricité pourrait être appliquée avec succès. C'est une question qu'il ne m'appartient pas de discuter; je laisse donc à qui de droit le soin de veiller à l'amélioration du service des horloges et je vous prie, Monsieur, d'accueillir ma réclamation.

» Recevez, etc.

» Votre abonné.

» Roubaix, 28 décembre 1863. »

On nous adresse la lettre suivante, à propos des courses de Roubaix :

Monsieur le Directeur,

La question de la fusion entre Lille et Roubaix, a été, dit-on, agitée dans une réunion de commissaires, présidée à la Mairie, par M. le Maire.

Cette réunion a eu lieu lundi dernier; une seconde séance a suivi le lendemain et la commission veut s'éclaircir davantage avant d'arriver à une conclusion définitive. On ne peut qu'approuver cette mesure. On le voit, on a vivement à cœur l'intérêt de Roubaix avant tout.

Je viens vous prier de vouloir bien accueillir quelques observations, je les ferai aussi brièvement que possible.

Si je suis bien renseigné, et d'après votre journal, du reste, Monsieur, Lille a repoussé une proposition acceptable et de plus équitable, celle d'établir le champ de

de le servir comme un petit enfant, car il ne distingue plus la droite de la gauche; peut-être même finiront-ils par le mettre dans un hospice et voudront-ils que Marie l'y accompagne. Il peut aussi arriver qu'il n'ait même plus le droit de s'appeler baron!

Le maître de chapelle, qui considérait la chose avec plus de sang-froid, avait répondu à ce débordement : « Il est et restera baron tant qu'il vivra, et quoiqu'il ait perdu le fideicommiss et son nouveau nom, il a bien le droit de reprendre l'ancien et il reste aussi honnête homme qu'auparavant. Toute âme chrétienne comprend que personne n'est responsable de ce qui arrive avant sa naissance. Quant à la fortune, il n'y a pas non plus de danger : le colonel n'a laissé quelque chose, et puis la baronne a hérité de son père. Et M^{lle} Isabelle, crois-tu qu'elle laisserait son frère les mains vides, elle qui est riche? »

Ce langage avait fait baisser peu à peu le ton à la mère Christine; et quand elle avait appris que le baron était retablé et qu'il allait faire un voyage à l'étranger, elle avait craint que ses paroles insensées ne fussent punies de la perte de toutes les espérances qu'elle avait fondées sur l'élévation de Marie. Mais, le jour même du départ de Klas, Marie était venue raconter à ses parents tout ce qui s'était passé le matin : « le baron l'avait nommée sa fiancée en présence de toute la famille et lui avait donné un anneau; la baronne et M^{lle} Isabelle avait dit qu'elle demeurait auprès d'elles pendant l'absence de son fiancé, et qu'elles se feraient un plaisir de la rendre digne d'être sa femme. » En apprenant ces grandes nouvelles, le vieil Alsing avait joint les

mains et adressé au Ciel une prière silencieuse pour l'avenir de sa bien-aimée Marie. Quant à la mère Christine, elle s'était mise à faire révérence sur révérence à Marie, et s'était corcée, d'un air plein de dignité : « Qui eût dit que tout cela arriverait! A la bonne heure, vraiment reconnue! Devenir belle-sœur, véritable belle-sœur de M^{lle} Isabelle; appeler madame la baronne maman, la dame de Latorp ma tante, et touter M^{lle} Virginie! Eh! eh! eh! Marie, tu deviens si grande dame que j'en suis toute hors de moi! »

Le ravissement de la mère Christine avait augmenté encore quand on avait appris que Marie, que l'on nommait maintenant M^{lle} Alsing, allait accompagner la baronne et sa fille dans un voyage à Copenhague. Le jour même où la femme du sacristain avait reçu cette nouvelle, elle avait invité à prendre le café la femme d'un député et celle d'un riche assesseur. Quand elle eut servi tout ce qu'elle avait de mieux, et que l'assiette, chargée d'une pyramide de serpettes, eut circulé une vingtaine de fois, au milieu de force compliments de l'une à l'autre de ces dames, la femme de l'assesseur dit, en y faisant honneur une dernière fois : « Quelle fine pâtisserie que ces serpettes, qu'elles sont délicates! La mère Christine est vraiment un modèle : elle excelle en tout, dans le recherché comme dans l'ordinaire. Mais est-il permis de demander ce que devient Marie? On a dit de si belles choses dans le pays! »

— Ma chère Brigitte, ne demandez pas ce que devient Marie, mais bien M^{lle} Alsing! dit la femme du député d'un ton un peu méprisant.

— Je vous remercie, répondit la mère

Christine, feignant de ne pas remarquer l'ironie de ces paroles; elle se porte bien, ma demoiselle. Elle est venue ici aujourd'hui même, et elle nous a appris qu'elle va faire un voyage à Copenhague avec sa belle-mère et sa belle-sœur. Elle a gagné l'affection de madame la baronne et de mademoiselle au point que ces dames ne peuvent plus se passer d'elle. Et, Dieu merci! Marie sait se conduire comme si elle avait été toute sa vie élevée en baronne.

Les deux invitées firent alors de grands yeux! « Eh! s'écria la mère Brigitte, il est donc certain que le baron l'épouse! Ce ne sera pas médiocrement agréable pour la mère Alsing que d'avoir un gendre de si haut rang! Bien certainement, les choses auraient été tout autrement s'il avait pu porter son nom avec honneur! On comprend que le pauvre homme, aujourd'hui qu'il a perdu tout ce qu'il possédait et qu'il est si décrié, ne pouvait plus jeter les yeux sur une demoiselle de naissance, car la meilleure comme la plus mauvaise tient toujours à un nom honorable. Je me souviens mon Anna Lena à un paysan; mais, Dieu merci! il possède quelques acres de terre qui sont à lui, une maison et une métairie, et je serais curieuse de voir qui voudrait lui enlever son nom! »

— Pour mon compte, ajouta la femme du député de son air un peu piquant, je suis également d'avis que mieux vaut peu avec de l'honneur que beaucoup avec de la honte — mais voilà comme les opinions varient dans le monde! »

Qu'avait donc gagné la mère Christine à vouloir se vanter, se pavaner; quel profit avait-elle tiré de son bon café et de ses excellentes serpettes? On l'avait remerciée

en l'abreuvant d'humiliation et de dépit. Quelle heure pénible et amère, quelle punition cruelle pour son orgueil! Mais, après le départ des dédaigneuses paysannes, elle s'était consolée en pensant que leurs méchantes langues n'avaient été inspirées que par l'envie et la soif de dénigrer, et qu'elle pouvait se mettre au-dessus de tout cela. Elle n'avait plus besoin d'user de ménagements, car elle les valait bien aujourd'hui, et elles attendraient longtemps, ma foi! avant qu'elle descendît encore jusqu'à les inviter.

Tranquillisée par la force d'âme puisée dans ces motifs de consolation, la femme du sacristain monta, en effet, sur ses grands chevaux. Quelque temps après, les deux autres firent certaines avances pour amener une réconciliation; mais elle eut l'air de ne pas s'en apercevoir. A l'église elle trônait si roide et si fière sur son banc, que jamais, sans doute, aucune grande dame, à l'exception peut-être d'une bourgeoise de Stockholm, n'avait eu des manières plus affectées et plus bouffies d'orgueil.

En revanche, la mère Christine se montrait d'autant plus aimable dans son intérieur. Elle et son mari étaient transportés au septième ciel; car, outre le bonheur de Marie, tout le monde comprenait bien que le beau-frère du baron deviendrait aussi quelque chose. Gustave était placé dans un établissement pour y apprendre l'exploitation, et sa vaniteuse mère se le représentait déjà directeur d'abord, et ensuite propriétaire d'une usine, car il ne manquerait pas d'être aidé par la noble famille du baron, laquelle tiendrait certainement, pour son propre honneur, à faire quelque chose de lui.

Maintenant asseyons-nous près de la

table avec le maître de chapelle et sa moitié. Le vieillard tire ses lunettes et rompt le cachet de la lettre de Marie. La mère Christine prend l'attitude d'une personne qui écoute, et laisse le bas qu'elle tricote reposer immobile entre ses doigts, tandis que de la main gauche elle caresse machinalement le chat qui a grimpé sur ses genoux, et que de la droite elle avance un verre de grog au père Alsing, afin qu'il se reconforte également le corps et l'âme.

M^{me} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)

CHEMIN DE FER DU NORD.

Service de Lille à Mouscron, et vice versa.

Départs de Lille à Roubaix, Tourcoing et Mouscron, à 5.30 7.20 8.45 9.35 11.20 mat., 12.30 2.05 3.20 5.00 6.00 8.05 9.50 11.15 soir.

Roubaix à Tourcoing et Mouscron à 5.48 7.40 9.02 10.14 11.38 matin, 12.55 2.23 3.38 5.18 6.18 8.23 10.08 11.31 soir.

Tourcoing à Mouscron, à 5.57 7.50 9.11 10.24 11.46 matin, 1.05 2.32 3.49 5.29 6.20 8.34 soir.

Départs de Mouscron à Tourcoing, Roubaix et Lille à 6.45 8.40 10.00 11.28 m. 12.25 3.20 4.48 7.05 8.03 9.15 soir.

Tourcoing à Roubaix et Lille à 5.10 6.55 8.50 10.10 11.38 matin, 12.35 1.40 3.35 5.00 7.15 8.13 9.23 10.30 soir.

Roubaix à Lille à 5.17 7.03 8.58 10.18 11.48 m., 12.45 1.55 3.43 5.10 7.37 8.33 9.33 10.40 soir.